

LE RETOUR DE L'IMPRÉVISIBLE

Le programme de ces journées Euro Cos 2020, journées qui se sont tenues dans des circonstances exceptionnelles puisque leur forme, soit les mesures de distanciation et le port du masque, et leur contenu étaient en coïncidence, s'annonçait riche plus par ses interrogations que par ses réponses. Jamais peut-être nous n'aurons donné autant de place à l'observation, au partage et au débat. Loin des querelles de clans toujours plus inspirés les uns que les autres, nous avons tenté d'entendre et d'écouter dans un souci d'apprendre. La question s'impose en effet à nous avec acuité : **qu'avons-nous appris ? qu'apprenons-nous ? Simple, en apparence seulement, car apprendre suppose un désapprendre.** Alors que la nostalgie de nos certitudes d'hier nous poussent à reproduire spontanément les mêmes schémas cognitifs et organisationnels qui s'avèrent cependant inopérants en temps de crise.

En effet, on peut **craindre** ce qui arrive quand on en connaît l'essentiel, mais l'inconnu qu'on ne connaît pas suscite volontiers **la peur et l'angoisse** que vient nourrir et augmenter la cacophonie

ambiante. L'imprévisible que nous avons banni de nos représentations collectives et qui ne peut faire l'objet d'aucune assurance sérieuse, a ainsi fait irruption en notre quotidien. Pour autant, cette pandémie qui, bien que succédant à d'autres que nous avons oubliées, disqualifie en grande partie nos connaissances et le confort de nos habitudes, n'est pas vécue de la même façon par tout un chacun. Le confinement et sa sortie progressive, les craintes suscitées par les reprises qui vont se multipliant et s'aggravant, les fracturations de pans entiers de notre économie, l'espoir enfin de traitements efficaces ou d'un vaccin validé et disponible, constituent la pesante atmosphère des situations qui paraissent pour une bonne part hors de contrôle. Or, si nous avons choisi les enfants et les jeunes comme population cible de nos réflexions, c'est parce qu'ils sont, non pas les seuls mais parmi les plus sensibles à cet événement exceptionnel et qu'ils sont, de ce fait, particulièrement susceptibles, au-delà de leurs tranches d'âge, de nous révéler l'ampleur du choc que nous subissons tous. **Dans un premier temps**, je m'interrogerai avec vous à leur sujet puis **dans un second temps** je tâcherai de les mieux comprendre en leur contexte qui est notre situation commune. Si penser suppose en effet de distinguer, penser implique de relier à nouveau, c'est-à-dire de comprendre. **Enfin**, je tenterai de dégager ce qui me paraît être la portée philosophique majeure de cette expérience exceptionnelle.

1 – Tout d'abord, comment les enfants et les jeunes vivent-ils cette transformation brutale de leur environnement familial et social ? Sont-ils logés à la même enseigne ou éprouvent-ils plus crûment encore les inégalités qui frappent leurs conditions de vie ? Pour tenter de répondre à ces questions, nous pourrions compter sur les résultats d'enquêtes et sur les observations de praticiens qui les suivent. De ces observations, nous devons tenter d'analyser les formes et les conséquences de ces situations différenciées. En quoi et comment cette pandémie redoutable, parce qu'insidieuse, génère-t-elle des atteintes à leur santé et à leur bien-être ? La rupture des rythmes de

vie, les contraintes de l'espace, les proximités imposées, la remise en cause des formes habituelles de relations entre pairs, mais encore la confrontation éventuelle avec la violence et la mort, ont-elles un effet déstabilisateur et traumatique irréversible ? En particulier, quels sont les effets sur les apprentissages et les filières de formation ? S'il est essentiel pour un jeune et notamment les étudiants de pouvoir se projeter dans l'avenir – ce qui est de nature à donner sens au présent –, la perception de cette imprévisibilité du futur provoque-t-elle démotivation ou fatalisme ? Quelles sont les parades ou stratégies possibles ? Quels sont les éventuels facteurs de résilience ? Cette décomposition des repères habituels va-t-elle produire des séquelles inévitables ou, de façon surprenante peut-être – n'en déplaise aux alarmistes et défaitistes de tous bords – l'opportunité d'une redécouverte de l'autonomie et de l'initiative ? Comment en effet ne pas reconnaître les gestes de solidarité accomplis par des enfants et des jeunes en faveur de plus faibles ? Serait-ce l'indice que quelque chose d'inattendu émergerait timidement des décombres de tant d'égoïsmes convenus ? Cette pandémie jouerait-elle alors comme un révélateur d'une situation parvenue à ses limites – le consumérisme effréné, l'individualisme forcé – en nous autorisant à imaginer un monde de demain transfiguré parce que moins aveuglé par le déni du risque, l'ubris du pouvoir sur la nature et l'indifférence au sort des autres ? Les enfants et les jeunes nous donneraient-ils une leçon de vie ? La question serait aussi celle-ci : comment sortir durablement d'une idéologie de la santé réduite au pouvoir sur les corps et gangrenée par les logiques du profit et soumise aux diktats d'une gestion comptable ? Ne voit-on pas que sécurité sanitaire et sécurité économique vont de pair et que la santé suppose des conditions d'environnement économique et social favorables, que l'économie en ses facteurs essentiels que sont l'emploi et la compétitivité suppose la santé de l'ensemble de ses acteurs ? Or quelque chose s'est cassé.

Et le mot qui vient spontanément à l'esprit est celui de rupture, rupture brutale qui génère *un avant* que l'on puisse nommer

et décrire et *un après* qui se confond avec l'imprévisible. Le confinement ordonné pour tenter de freiner la propagation de la pandémie a brisé nos repères habituels de l'espace et du temps, de l'espace sous l'effet de la contrainte et du remplacement forcé de la proximité par la distance, du temps par l'instauration de rythmes de substitution. Impression tenace d'être soudain mis en cage au milieu d'un monde arrêté. L'information distillée chaque jour à grand renfort de bulletins marquant comme par autant de drapeaux les inexorables avancées de l'ennemi invisible tandis que les querelles quotidiennes de ceux qui étaient censés nous éclairer et nous rassurer ajoutaient encore l'incertitude à ce qui semblait une ignorance généralisée. Nous avons ainsi fait l'expérience du manque et de l'impuissance, mais aussi de la ruse et des tentatives d'évitement, nous rappelant que ces situations extrêmes d'enfermement sont capables de produire tout et son contraire, l'héroïsme des uns et l'égoïsme accentué des autres. L'ambivalence des comportements, entre contrainte acceptée au risque de l'infantilisation, liberté revendiquée au risque de l'irresponsabilité, l'ambivalence des comportements ne traduit-elle pas la difficulté à juger, comme si les repères habituels étaient soudain frappés de confusion ? Or les enfants et les jeunes, à la recherche de leur autonomie légitime, ne sont-ils pas influencés par un contexte où confiance et défiance se côtoient ? Les contradictions de l'information officielle et les querelles d'experts ne sont-elles pas source de confusion et d'incrédulité ? N'est-il pas préférable alors de n'en faire qu'à sa tête et selon ses intérêts immédiats ? Dans le même temps, ce contexte ne favoriserait-il pas l'exigence d'avoir à se réinventer, à se prendre en mains ? Peut-être. A nous réinventer différents ? Rien n'est plus incertain. Et l'utopie d'un monde d'après, plus authentique, est chaque jour mise à rude épreuve. Ces enfants et ces jeunes, loin de vivre dans un ailleurs que nous pourrions observer avec détachement, *nous renvoient comme en miroir ce que nous sommes globalement.*

2 – En effet, le dé confinement et la période que nous vivons, révèle, comme par une fonction herméneutique inattendue de socioanalyse, la hâte avec laquelle notre société tente de récupérer ce dont elle s'est trouvée frustrée et ce avec ostentation, frénésie, bravade et provocation. Qu'avons-nous appris ? Peut-être rien, si ce n'est que le monde d'après pourrait bien être la surenchère du monde d'avant. Les enfants et les jeunes ne sont pas dans une bulle mais vivent, réagissent, espèrent ou désespèrent, dans un monde que nous leur avons fait et s'il est légitime et utile de les distinguer, on ne saurait les comprendre qu'en les reliant à la société globale. Les observations faites montrent bien d'une situation à l'autre, d'un pays à l'autre, que la pandémie n'est pas qu'un fait biologique, **elle est aussi un fait social**, construit par nos mesures, nos institutions et notre culture... C'est bien le mérite de toute approche comparée que d'en montrer l'évidence. Les enfants et les jeunes sont bien nos enfants et nos jeunes et, comme cela a été le cas quelquefois, mettre en cause leurs comportements et affirmer avec une sottise assurance qu'ils sont la cause de l'explosion de ce virus fait sans doute partie de cette nécessité de trouver un coupable. Or, comme l'a montré Jocelyn Raude, de l'École des Hautes Études en Santé publique et l'enquête CoviPrev sur le vécu des Français, il s'agit d'un mythe. Les jeunes montrés du doigt manifestent seulement ce que nous n'osons pas exprimer aussi violemment, notre besoin d'interactions sociales. Car ils sont bien de **notre monde**.

Certes, qui oserait l'impudence de prétendre savoir ce qu'il eut fallu faire, ce qu'il fallait faire, ce qu'il faudrait faire ? Personne qui puisse se recommander de la plus simple des honnêtetés intellectuelles. Mais comment pourrions-nous ignorer, et les enfants et les jeunes d'aujourd'hui, pourront un jour nous le reprocher, des décennies d'impréparation et d'incapacité à anticiper nous conduisant toujours à nous adapter **avec retard**. Je voudrais vraiment interroger notre éducation, même quand elle est excellente, et la formation de nos élites, même quand elle est brillante. Le trait n'est pas nouveau et Michel Crozier a eu en son temps des paroles terribles à ce sujet.

Nous avons été trop souvent formés à *savoir pour appliquer et reproduire*, chose utile et, suffisante peut-être en période de stabilité mais inefficace et improductive en période de crise. Le témoignage de Marc Bloch me revient en mémoire. *L'étrange défaite*, rédigé dès juillet 1940, affirme que la cause première de l'effondrement militaire de la France, est avant tout une déficience de la pensée qui aboutit à reproduire des schémas devenus obsolètes, générant du même coup un manque d'anticipation et un retard dans l'action. L'analogie n'est-elle pas frappante ? Cette pandémie ne nous a-t-elle pas, à chaque épisode, contraints d'agir avec un temps de retard, comme si notre capacité à produire de nouveaux apprentissages collectifs, condition à toute adaptation rapide, était comme paralysée ? Comment ne pas comprendre que c'est à la fois notre éducation et notre culture sociale qui se trouvent interrogées ? Nous avons été formatés dans la perspective de la promotion individuelle et la sauvegarde de nos chers acquis. Sans me référer à Bourdieu, sinon de façon oblique, je dirais que notre culture est une culture de **la reproduction**. Et la vision d'un bien commun qui seule pourrait soutenir un sursaut d'un vivre ensemble s'est estompée au profit de nos intérêts particuliers. Le monde d'après sera-t-il la tentative acharnée pour rafistoler le monde d'avant à grands renfort de succédanés ?

Les enfants et les jeunes n'attendent-ils pas qu'on leur fasse entrevoir, par notre redécouverte de la solidarité et de notre capacité à inventer, un monde dans lequel ils seront heureux de déployer leurs talents, un monde dans lequel ils puissent espérer ? Pourquoi pas ! Car pas plus ni moins qu'après l'étrange défaite, il n'est de mise de désespérer. En effet, si à côté des incompetents, des couards et des complices de l'horrible, il y eut aussi des hommes et des femmes de courage, il y eut des justes en assez grand nombre pour mériter le salut de Sodome. De même, en pleine pandémie, malgré les pénuries de l'impréparation, il y a des médecins, des soignants, des hommes et des femmes de bonne volonté qui, au risque de leur vie et le confort de leurs proches, ont su et savent braver le cas échéant les procédures, les règlements et

les habitudes, pour privilégier le soin et le bien-être des patients ou des plus faibles. La créativité, la capacité à réagir n'ont pas disparu. Notre monde est aussi celui-là et les jeunes et les enfants sont eux aussi capables des gestes de dévouement. Tout est possible, même quand le pire côtoie le meilleur. Pour cette raison, au cœur de l'ambivalence de nos existences fragilisées, gardons-nous d'effacer trop vite la mémoire du présent. Qu'avons-nous appris, qu'apprenons-nous ? Je vois qu'au-dessus de vos masques, vos yeux pétillent d'impatience. Osons **désapprendre pour apprendre** car, nous le savons, il n'y a pire ignorance que l'ignorance qui s'ignore. Mais, pour conclure, laissez-moi vous inviter à passer derrière le miroir.

3 – Les enfants et les jeunes, par leur résistance et leur imprudence même, nous révèlent en effet bien autre chose : le refus de l'expérience de l'arrachement et du dévoilement. Arrachement des oripeaux de notre quotidien de consommation frénétique derrière laquelle il n'y a peut-être rien. Dévoilement de la nudité insupportable, du vide qu'il faut, envers et contre tout, chercher à combler. Les restrictions aux regroupements, les impossibilités de fêtes, les horaires imposés qui rendent nos rues désertes, les limites aux déplacements, provoquent l'expérience d'une remise en cause, d'une interrogation, d'une angoisse. *L'imprévisible suscite l'inattendu de l'expérience de l'oubli de l'être au profit du paraître dans une société dévouée à nous construire en extériorité de nous-mêmes.* C'est comme si, contraints et forcés, nous étions collectivement entrés en méditation, invités ou sommés de rentrer en nous-mêmes, privés de nos masques habituels qui font de nous des « personnages », des parlants au travers de nos représentations sur le théâtre du monde, bien dressés à réciter notre rôle convenu, aidés s'il en était besoin par les souffleurs institutionnels et les représentants zélés du prêt à penser. Nous voilà sans les masques de notre condition, de notre position, affublés d'un autre masque, impersonnel celui-là. Nous sommes ainsi devenus des sans visages, les enfants perdus de l'anonyme réduits à notre plus simple expression. Aussi, la question

n'est plus seulement « qu'avons-nous appris ? », « qu'apprenons-nous ? » mais « **qu'apprenons-nous de nous-mêmes ?** » Et si cette méditation forcée, salutaire catharsis, pouvait nous conduire vers cet autre chemin, éloigné de celui des marchands, ce chemin qui s'enfonce dans la sombre forêt, ce Holzweg qui va vers l'éclaircie de l'être, c'est-à-dire vers cette aventure qui, loin d'un narcissisme prétentieux, est le véritable humanisme, aventure qui nous assure, en dépit de tout, que nous ne saurions être nous-mêmes, enfin, sans ouverture vers l'autre sans aimer ni être aimés : *sein mitsein ist*, être c'est être-avec, être-vers, jusqu'à la souffrance de l'attente d'un vrai regard et, qui sait, un vis-à-vis de réciprocité. A ce moment, le regard de l'autre rencontrant le mien, peut permettre à nouveau d'« envisager » un dépassement, c'est-à-dire un futur. Ne serait-ce pas là notre véritable transcendance ? Être des sujets en creux du désir qui fait que nous ne sommes jamais aussi grands que lorsque nous ressentons la brûlure de nos manques. Cette aventure, n'est-ce pas le destin de tout sujet qui découvre, par-delà les effondrements du paraître, - *ce paraître qui n'est qu'un par-être* - le bonheur dépouillé de la fragilité de la vie des hommes ? Les jeunes qui, moins disciplinés et raisonnables peut-être, s'ingénient à entretenir le bruit et l'agitation, ne sont-ils pas nous-mêmes qui mettons tant de prix et de constance à masquer l'insupportable dévoilement de cette mise à nu ? Mais la consolation de l'oubli, par insistant retour, ne cessera pas aussi facilement de projeter l'errance du désir, envoûté par tant de sirènes, sur les rochers trompeurs du temps qui pourtant nous est compté. L'humanisme véritable n'est pas d'ordre moral mais ontologique, puisqu'il ne repose en rien sur des valeurs évolutives et trop souvent compromises. Il est la célébration, tragique sans doute, de la quête de l'intériorité du sujet en dépit du chant de l'envoûtante Lorelei qui ne cesse de l'attirer vers de mortelles extériorités. Aurions-nous oublié, ravis ou inconscients, qu'il est quelque part écrit *qu'on ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve* ? A moins qu'aveugles ou obstinés, l'on en vienne aussi à ignorer ce fameux proverbe chinois, *quand le sage montre la lune, l'imbécile regarde le doigt*. Cela dit, ce retour vers l'intériorité serait-il synonyme d'un désengagement ou d'un néo narcissisme ?

Tout au contraire, parce que ce retour vers l'intériorité met en évidence les facteurs et les logiques de dépendance pour soi-même et pour les autres, puisqu'il ne saurait exister d'identité sans différence, de sujet sans autre. *Le cri de la liberté n'est audible que lorsqu'il fait écho à celui de la solidarité.* La lutte contre les formes multiples de l'aliénation, manifestes ou insidieuses, demeurera un combat permanent et nous savons, avec Augustin d'Hippone aux dernières lueurs de l'Empire, que notre cœur restera sans repos tant que l'histoire des hommes ne cessera de dérouler les soubresauts de la marche vers la découverte de l'authenticité de l'être. Cette aventure, individuelle et collective à la fois, assigne à l'éthique son fondement et sa raison d'être, de même que son exigence fondamentale puisque l'avènement de toute singularité ne saurait advenir en son récit sans une relation effective avec l'universel. Et si cette pandémie, vécue par les enfants et les jeunes comme par tout un chacun, pouvait signifier, par-delà le *malaise de la civilisation*, une trouée inattendue sur ce chemin de Compostelle, ce serait comme en un tableau de Georges de La Tour, une petite flamme, fragile et courageuse, que nous devrions protéger avec amour, d'une main libérée des fausses urgences et qui illuminerait nos visages enfin retrouvés. Ce serait alors, improbable découverte, le retour de l'imprévisible.